

fortune, de ma santé, de mes jours, s'il le faut, j'irai te chercher, te saisir, te posséder."

"Eh bien, écoutez ! Ce bonheur, moi je l'ai trouvé, je le possède et j'en jouis si pleinement que je puis m'écrier avec l'apôtre : "*Superabundo gaudio*. Mon cœur déborde de félicité." Je ne puis contenir dans ma poitrine ce volcan de bonheur, et je me suis senti pressé de quitter ma solitude pour venir vous trouver et vous dire aussi : *Superabundo gaudio*."

Et il explique en quoi consiste le bonheur que Dieu seul peut accomplir.

Le P. Hermann était-il un orateur au sens complet du terme ? Non, si l'on fait entrer dans ce mot les ressources de la rhétorique combinées avec l'art d'ordonner ses arguments, ses effets, son émotion même. Il préparait pourtant soigneusement ses sermons, mais on nous dit que les cahiers énormes qu'il a laissés supporteraient difficilement l'impression. Il s'en rendait compte lui-même et parfois écrivait en marge de ce qu'il venait de rédiger : "Dieu me donnera d'autres paroles." Dieu ne lui manqua pas, et les effets les plus touchants de sa prédication, ceux qui amenaient le plus de convertis à son confessional, étaient toujours ceux qu'il n'avait pas prévus.

Au reste, son aspect seul prêchait. Quand on se rappelait l'artiste applaudi de la veille et qu'on voyait cet homme vêtu d'une bure grossière, la tête rasée, s'abandonner aux effusions de son cœur d'apôtre et s'écrier en pleurant : "O mon Dieu, est-il possible ! L'amour n'est pas aimé !" plus d'un pécheur, qui avait résisté aux démonstrations les plus convaincantes, rendait les armes et allait se jeter aux pieds du Fr Augustin du Saint-Sacrement.

Le P. Hermann prêchait et ouvrait des couvents. Ceux de Carcassonne, de Montpellier, de Bagnères, lui doivent beaucoup. Nous parlerons de celui de Lyon, d'abord parce qu'il en fut prier, ensuite parce que celui-là donne bien l'idée de ces pénibles et souvent miraculeuses odyssées que sont les fondations de maisons monastiques.

C'est aussi à Lyon, au cours d'un *Avent* qu'il y prêchait en 1855, que le P. Hermann avait reçu la nouvelle de la mort de sa mère. Cette nouvelle fut d'autant plus douloureuse à son cœur de fils et de prêtre, que Mme Cohen était morte sans avoir abjuré le judaïsme. Sacrifices, immolations, supplications incessantes à Dieu, tout paraissait avoir échoué misérablement. Cependant, avec une espérance qui ne pouvait défaillir complètement, le P. Hermann dompta sa douleur et parut en chaire, ce jour-là, pour prononcer un de ses discours les plus touchants. Mais l'amertume de cette mort douloureuse lui revenait souvent. Il ne put s'empêcher d'en entretenir le saint Curé d'Ars, rencontré au cours d'un de ses voyages apostoliques.

M. Vianney plongea un instant le regard de son âme dans les ombres de l'inconnu que Dieu lui éclairait parfois, et prononça ces paroles :

— Espérez. Vous recevrez un jour, en la fête de l'Immaculée-Conception, une lettre qui vous apportera de grandes consolations.

En 1861, six ans après, et un 8 décembre, le P. Hermann reçut, par l'intermédiaire d'un Père Jésuite, une lettre étrange d'une personne morte depuis en odeur de sainteté, connue pour sa piété séraphique et que Dieu favorisait de ses communications et parfaitement inconnue de lui. Cette personne révélait au P. Hermann que la grâce du salut avait été ménagée par la bonté divine à Mme Cohen, à ses tout derniers moments, alors que, déjà privée de la parole, elle pouvait encore penser.

On peut supposer la sainte joie du moine, dont enfin le vœu suprême s'avérait exaucé.

Auparavant, il avait eu cette autre joie d'amener au catholicisme sa sœur, son frère Albert, son petit neveu Georges et différents autres membres de sa famille.

Un couvent de Carmes avait été fondé à Lyon en 1659, mais la Révolution avait passé par là, et il servait présentement de caserne aux troupes de passage. La chapelle était devenue une chambrée. C'est ce bâtiment ruineux et dégradé que les Carmes achetèrent 145,000 francs, grâce à de pieuses largesses qui ne furent suffisantes que vingt jours avant l'achat.

Au reste, les difficultés surgissaient de toutes parts, et l'archevêque de Lyon lui-même, Mgr de Bonald, n'osait autoriser cet établissement, vu ses propres démêlés avec le gouvernement, pris d'un renouveau de défiance envers les Ordres religieux.

Quand l'approbation de Mgr de Bonald eut été acquise, ce fut le provincial de l'Ordre, le P. Dominique, qui voulait revendre l'immeuble, tant il lui paraissait difficile de le remettre seulement en état. En effet, les immondices de trente ans s'y accumulaient ; certains endroits étaient de véritables égouts qu'assortissaient trop bien les murs couverts d'inscriptions obscènes. Pour le surplus, une population d'*indésirables* des deux sexes, attirés par les occupants ordinaires de la caserne, grouillait autour. L'accès des bâtiments était lui-même des plus incommodes. Il fallut tout le zèle tenace du P. Hermann pour triompher de tant d'obstacles. Enfin, le 8 septembre 1860, Mgr de Serres venait purifier l'église profanée et y célébrer la Messe. Le P. Hermann, radieux, voulut lui-même rallumer, après la Consécration, la petite lampe que le souffle de la Révolution avait éteinte, près de cent ans auparavant.

Au reste, il s'était peu préoccupé du bien-être intérieur, non plus que des ressources nécessaires à la subsistance des religieux, pour sobres qu'ils fussent. Ceux-ci seraient certainement morts d'inanition dans leurs cellules